



## Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

8 | 2001

La protection spirituelle au Moyen Âge

---

### Avant-propos

André Vauchez

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/399>

DOI : 10.4000/crm.399

ISSN : 1955-2424

#### Éditeur

Honoré Champion

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2001

Pagination : 1-4

ISSN : 1272-9752

#### Référence électronique

André Vauchez, « Avant-propos », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 8 | 2001, mis en ligne le 13 mars 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/399> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.399>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Avant-propos

André Vauchez

---

- 1 À toutes les époques, le besoin de sécurité et d'une protection efficace contre l'adversité a fait partie des aspirations individuelles et collectives de l'humanité. Il suffit pour s'en convaincre de considérer non seulement le Moyen Âge auquel est consacré le présent volume, mais encore la société dans laquelle nous vivons où les revendications sécuritaires ont pris autant d'importance sur le plan politique que les graves problèmes que posent l'emploi ou l'environnement. Et les États-Unis d'Amérique où s'est forgé le concept de « risque zéro » ne viennent-ils pas de découvrir tragiquement que leur pays ne constituait plus un sanctuaire inviolable et que l'existence même de leurs citoyens pouvait être mise en danger à tout instant par des entreprises terroristes ? Certes, nous savons bien qu'en histoire comparaison n'est pas raison et que, d'une époque à l'autre, les situations, même si elles présentent des points communs, ne sont jamais exactement similaires. L'aspiration à une sécurité absolue qui tenaille nos contemporains aurait été incompréhensible pour nos ancêtres médiévaux pour qui, au contraire, l'insécurité était la règle et qui étaient infiniment plus démunis que nous devant quantité de menaces, qui allaient de la maladie jusqu'à la guerre en passant par les calamités naturelles, le vol et les agressions. Ce disant, il n'est évidemment pas question pour moi d'adhérer aux visions misérabilistes ou excessivement pessimistes d'un Moyen Âge caractérisé par un sous-développement économique chronique et par une anarchie permanente : grâce aux travaux d'un certain nombre d'historiens de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, nous savons que ces idées reçues sont dans une large mesure excessives et contestables et que même la féodalité, si longtemps décriée dans les manuels scolaires pour le déchaînement de violence gratuite qu'elle aurait favorisée, a été en fait une tentative de reconstruction d'un certain ordre social à partir des réalités foncières et politiques locales. Il n'empêche que les hommes et les femmes de cette époque étaient quotidiennement menacés dans leur existence même par des forces naturelles et humaines sur lesquelles ils n'avaient guère de prise. Aussi conçoit-on sans peine qu'ils aient recherché l'aide des forces surnaturelles et qu'ils se soient efforcés de construire un système de protection fondé sur le recours au sacré sous toutes ses formes et à la magie, plutôt que sur des progrès techniques ou scientifiques hors d'atteinte ou sur des institutions de type

étatique encore embryonnaires, au moins jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, dans la plupart des pays d'Occident.

- 2 À première vue, la religion chrétienne, si l'on considère son contenu doctrinal et ses principales formulations théologiques, n'avait rien de particulier à leur offrir dans ce domaine. La paix et la félicité dont parlent les textes bibliques et évangéliques sont des réalités eschatologiques qui concernent le Royaume à venir et l'au-delà de la mort. En revanche, le monde d'ici-bas y est présenté comme le lieu de la tribulation et de l'épreuve où le baptisé peut au mieux espérer obtenir de Dieu la grâce de persévérer dans la foi jusqu'au terme de son pèlerinage terrestre et d'accéder ensuite au salut éternel. En dehors des fins dernières – et encore ne faut-il pas oublier l'accent mis par Jésus sur la « porte étroite » –, le christianisme ne garantissait aucune protection particulière contre le mal sous toutes ses formes, en dehors de la prière et de la charité qui devait pousser à s'aimer et à s'entraider mutuellement. Et de fait, pendant le premier millénaire de son histoire, l'Église semble avoir été plus soucieuse, dans la ligne de saint Augustin, de susciter et de maintenir chez les fidèles une inquiétude permanente au sujet de leur salut éternel que de leur procurer les moyens de faire face aux difficultés du présent et de la vie quotidienne. Les choses, dans ce domaine-là comme dans bien d'autres, semblent avoir changé entre la fin de l'époque carolingienne et le début du XI<sup>e</sup> siècle, quand l'Église commença à jouer un rôle de suppléance face aux défaillances du pouvoir impérial et royal et à assumer la responsabilité d'une société chrétienne dont elle entendait désormais être l'animatrice et bientôt la tête. On assista alors à la mise en place d'un système global de protection, de plus en plus cohérent, qui visait à soustraire des portions de territoire – églises, cimetières, domaines monastiques – et divers éléments de la société – clercs, veuves et orphelins, pauvres et pèlerins – à l'emprise de la violence seigneuriale par une politique systématique de sacralisation de certains espaces désormais désignés sous le nom de *sauvetés*, *sacraria* ou *cellaria*, et de certaines catégories de personnes. À la même époque, les moines de Cluny entreprirent de faire entrer le monde inquiétant des morts dans la sphère de compétence de l'Église par l'intermédiaire de la prière liturgique avec l'institution par Odilon de Cluny – bientôt ratifiée par la papauté à l'occasion de la légation en France de saint Pierre Damien qui écrivit une biographie de ce dernier – de la fête de la commémoration des fidèles défunts suivant immédiatement dans le calendrier celle, plus eschatologique, de la Toussaint.
- 3 C'est tout l'intérêt de l'ensemble de contributions rassemblées dans ce volume que de montrer comment, à partir de croyances et de pratiques qui existaient déjà au sein du christianisme occidental mais n'y avaient joué jusque-là qu'un rôle marginal, s'est développé, entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, tout un processus visant à rendre moins redoutables la vie en ce monde et les perspectives concernant l'au-delà. Certains aspects de cette révolution mentale ont déjà été étudiés de façon approfondie, comme la mise en place progressive du Purgatoire comme espace et comme temps en liaison avec une pastorale de la pénitence, ou le rôle reconnu au pouvoir surnaturel des saints et de leurs reliques dans la vie des individus et des groupes. D'autres sont moins connus ou n'ont fait que tout récemment l'objet d'études historiques approfondies, comme l'intercession mariale, la fonction protectrice des anges et celle de la lumière sous toutes ses formes, depuis les lanternes des morts des régions entre Loire et Gironde jusqu'à la multiplication des cierges et du « luminaire » devant les autels ou les images votives. Il ne saurait être question d'analyser ici toutes les inflexions de la dévotion,

suscitées, entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, par ce besoin croissant de protection, puisqu'on en trouve la description dans les contributions qui suivent. Rappelons simplement que cet effort multiforme et pluriséculaire a conduit la chrétienté occidentale à combler le vide inquiétant qui, dans la réalité vécue, séparent en général l'homme de Dieu et de ses proches ou amis défunts en multipliant les médiations et les formes de recours aux puissances spirituelles : la Vierge Marie, bien sûr, et les saints dont la puissance bénéfique se manifeste par les miracles, les anges parmi lesquels saint Michel occupe une place prépondérante avant de céder la place à l'ange gardien individuel à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'eucharistie qui, à la faveur d'une exaltation sans nuances de la présence réelle par l'Église, finit par devenir un véritable talisman capable aussi bien d'arrêter les hérésies que d'éteindre un incendie ou d'exterminer les insectes dans les champs. Car, comme l'a fait justement remarquer Philippe Faure dans son introduction, la protection recherchée était à la fois et de façon indissoluble spirituelle et matérielle, physique et morale, dans un monde où les maladies corporelles et les maux dont souffrait la société étaient souvent considérés comme des agressions diaboliques qu'il fallait combattre avec des armes spirituelles, à l'instar des démons que le Christ avait affrontés au désert et dont il avait triomphé par le jeûne et la prière.

- 4 Au-delà de la description des diverses formes de protection auxquelles ont eu recours les hommes et les femmes de ce temps, la question qui se pose à l'historien est de savoir si cette aspiration est simplement l'expression d'une peur et d'une angoisse accrues face aux difficultés de l'existence et aux incertitudes de l'au-delà. Qu'il existe un rapport entre la conjoncture sanitaire – en particulier celle des épidémies – ou les guerres et le recours de plus en plus fréquent à des intercesseurs spirituels ne paraît pas douteux : le succès extraordinaire du culte de saint Sébastien et de saint Roch, ainsi que la fondation par les laïcs et les cités d'innombrables sanctuaires dédiés à la Vierge Marie aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, peuvent certainement être mis en relation avec la propagation de la peste et ses retours récurrents ; de même, le fait que le champ du miraculeux s'étende à la même époque à la libération des captifs n'est sans doute pas sans rapport avec les guerres sans fin qui déchirèrent alors l'Occident. Mais la relation entre les deux séries de phénomènes n'est pas simplement mécanique : ainsi, la multiplication, à la même époque, des miracles liés aux accouchements et à la réanimation des enfants morts sans baptême dans les sanctuaires à répit est moins due à une explosion de la mortalité puerpérale ou infantile qu'à une attention croissante à l'enfant et à sa destinée posthume. De fait, ni la peur ni l'angoisse ne semblent avoir été les seuls ni même les principaux moteurs de l'aspiration universelle à la protection spirituelle qui caractérise les derniers siècles du Moyen Âge. À travers cette dernière s'exprime aussi bien de nouvelles formes de solidarité entre les vivants ou entre ces derniers et les morts qu'un besoin de reconnaissance des individus et des groupes, depuis la confrérie jusqu'à la cité ou à la patrie, petite ou grande, à travers le saint patron dont ils portent le nom ou sous le patronage duquel ils s'étaient placés. N'oublions pas non plus que la société médiévale, surtout dans les pays de régime monarchique, de loin les plus nombreux, était fondée sur des réseaux de recommandation et sur des formes de protection qui trouvaient leur expression écrite, au niveau des systèmes de gouvernement, dans la supplique à laquelle le roi ou le pape répondaient en accordant une grâce : on ne négociait pas alors avec le pouvoir, on se rebellait contre lui ou on le suppliait à genoux, et la survie de l'individu dépendait moins de ses mérites propres ou de son innocence que de l'intervention de nombreux intermédiaires capables d'intercéder en sa faveur auprès des détenteurs de l'autorité.

Celle-ci en effet n'était jamais envisagée comme une puissance solitaire : Dieu même est famille, ce qui pourrait expliquer le succès tardif du thème iconographique de la Trinité et du « Trône de grâce », et il est entouré, dans l'imaginaire des fidèles et des artistes qui exécutaient leurs commandes, d'une cour céleste composée de la Vierge Marie, des saints et des anges, dont il fallait se concilier les faveurs si l'on voulait parvenir à se faire entendre du Juge suprême, conformément au modèle fourni par les cours des rois et des princes d'ici-bas.

- 5 Sous l'influence de ces visions du monde et du pouvoir, les hommes de ce temps ont multiplié les initiatives en faveur de ce que les textes religieux de l'époque appellent « l'augmentation du culte divin », notion fondamentale si l'on veut comprendre la vie religieuse des derniers siècles du Moyen Âge. Dieu est alors perçu comme une puissance qui demande à être davantage honorée et vénérée, tout comme Marie qui apparaît alors à de simples paysans ou à des bergères pour leur demander qu'on construise des chapelles en son honneur dans les lieux où elles s'est manifestée à travers une icône mystérieusement apparue dans un arbre ou une statue trouvée dans la terre par un laboureur. Au moins autant que d'un besoin de protection aiguisé par la dureté des temps, la religion des œuvres si violemment dénoncée par Luther au début du XVI<sup>e</sup> siècle procède sans doute de l'idée, nouvelle à l'époque, d'un Dieu qui a besoin des hommes tout comme les hommes avaient besoin de leurs « amis charnels » pour survivre en ce monde et de leurs protecteurs spirituels pour faire leur salut dans l'autre. Image humaine, trop humaine sans doute, de l'Éternel, que l'historien ne doit pas apprécier en fonction de critères théologiques intemporels mais à la lumière des représentations mentales qui conditionnaient l'expérience religieuse des hommes de ce temps et les expressions de leur piété.

---

AUTEUR

ANDRÉ VAUCHEZ

École française de Rome